

Georgette avait été réellement mariée. Elle avait épousé le comte de Crémone, une sorte d'aventurier dont le titre était plus ou moins authentique, vivant de jeu et de rapines, et qui avait tout à coup disparu de la circulation sans qu'on sût ce qu'il était devenu.

D'un coup d'œil, Georges avait saisi le cas, modifié ses impressions du matin. La jeune femme semblait attendre sa décision avec l'anxiété qu'elle aurait eue à attendre l'arrêt d'un juge. Elle levait vers lui des yeux suppliants, un peu humides.

— N'est-ce pas, monsieur, balbutia-t-elle, que c'est affreux ?

— Cet homme est un monstre ! déclara l'avocat.

— Oh ! vous me défendrez, supplia-t-elle, vous prendrez en main ma cause. Je n'ai plus d'espoir qu'en vous !

Et au lieu d'appuyer ses mains, comme le matin, sur le bras de Georges, elle les tendait vers lui comme si elle avait imploré une divinité. De vraies larmes maintenant roulaient dans ses yeux et elles étincelaient comme des diamants. Elle était ainsi cent fois plus belle, mais Georges ne la voyait même pas, ne songeait point à sa beauté, n'envisageant que son uniforme.

— Je n'ai jamais refusé mon appui, dit-il, aux personnes vraiment dignes d'intérêt. Vous habitez Paris, madame ?

— J'y ai seulement un pied-à-terre. Mon véritable domicile est le château de Crémone, près de Saint-Gobain.

— Votre mari habite avec vous ?

— Il y vient si rarement, et d'ailleurs ses visites sont si peu agréables pour moi que je préfère qu'il me les épargne.

— Je le comprends.

Elle poursuivit :

— Mon mari est d'origine hispano-américaine. Il est né dans l'Amérique du sud. Il a été élevé dans les durs travaux de ces régions encore à demi sauvages, chassant le buffle, domptant les chevaux, brûlé par le soleil et les alcools. Il parle à peine le français, malgré son séjour prolongé en France. Il est brutal, très fort à toutes les armes, très dangereux. Il voyage beaucoup. Il va de Paris à Mexico presque incessamment. Je ne le vois guère que lorsqu'il a besoin d'argent. Il vient alors m'extorquer par des menaces les derniers débris de ma fortune. Il ne me reste plus guère que le château dont je vous parle et les quelques terres qui l'environnent. Je suis bien malheureuse, monsieur, bien malheureuse !

La comtesse jeta à l'avocat un dernier regard plein de supplication et se leva.

— Ainsi, monsieur, ajouta-t-elle, vous consentez à vous charger de ma cause ?

— De grand cœur, madame. Je vais étudier plus attentivement le dossier que vous voulez bien me confier, puis nous fixerons ensemble le jour où il conviendra d'introduire l'instance.

Il s'était levé aussi pour reconduire la visiteuse et restait courbé, l'air souriant.

— Je rentre au château de Crémone, dit la comtesse ; mais, au moindre mot de vous, j'accourrai.

Elle donna l'adresse exacte de la propriété, puis elle s'inclina et sortit. Sur le seuil de la porte, un éclair de triomphe brilla dans son regard.

— Cette fois, murmura-t-elle, Roustan sera content de moi, je le tiens bien !

Georges de Fresnières se mit en effet, à partir de ce jour, à étudier l'affaire avec ardeur, tout en ne négli-

geant pas ses visites amoureuses à l'hôtel de Serves. Son amour pour Claire, qu'il avait cru arrivé aux dernières limites, croissait pourtant encore de jour en jour. Il n'avait rien su de l'incident qui s'était passé chez Charles, et que, sur l'ordre de celui-ci, on avait tenu secret.

Nous reviendrons plus tard sur les suites qu'il devait produire, mais nous allons auparavant raconter les événements qui devaient résulter des rapports de Georges de Fresnières avec l'aventurière que lui avait dépêchée son rival. Le jeune avocat, nous l'avons dit, trompé par les manières de la comtesse, par le récit qu'elle avait fait de ses infortunes et des prétendus griefs de son mari, avait pris la cause fort à cœur. Il avait même sa plaidoirie toute préparée d'avance, quand il écrivit à la comtesse qu'il avait besoin d'avoir avec elle une dernière entrevue et la pria de venir le voir aussitôt qu'elle le pourrait.

Georgette répondit courrier par courrier qu'elle était trop souffrante pour voyager, qu'elle se voyait, à son grand regret, obligée de retarder le procès, s'il ne pouvait pas disposer d'une journée pour venir la voir. Georges fut très contrarié de cette réponse. Il était fort ennuyé d'être obligé de quitter Paris, même un jour sans voir celle qu'il aimait. Mais il se décida néanmoins à partir. Le devoir avant tout ! Il étudia l'itinéraire des chemins de fer et s'assura qu'en partant de bonne heure, il pourrait être de retour assez tôt pour rendre une visite dans la soirée à l'hôtel de Serves. Il avertit la comtesse qu'il se rendrait chez elle le dimanche suivant.

Il partit, en effet, au jour fixé. A la gare, il aperçut Roustan en costume de chasse, et cette vue, il ne sut pourquoi, lui fit une mauvaise impression, lui sembla d'un mauvais augure. Il lui avait semblé que son ancien rival l'avait regardé d'un air singulier. Il secoua cette préoccupation. Le jeune financier n'avait plus reparu à l'hôtel de Serves. Charles lui-même ne le voyait plus. Il est probable qu'il avait déjà oublié Claire et cherché des consolations dans un autre amour.

Roustan, du reste, s'éloigna de lui, affecta de ne pas le voir. Il fit de même et alla prendre son billet. Il y avait peu de voyageurs à ce train matinal et les vastes salles de la gare du Nord étaient presque vides, sonores, éclairées à peine par un jour brumeux, très bas. Il passa dans la salle d'attente. Roustan s'y trouvait, assis dans un coin, son fusil entre les jambes. Il ne tourna même pas la tête quand il se présenta et ne parut pas faire attention à lui. Il s'était trompé.

André ne pensait même plus peut-être à ses anciens projets de mariage. La porte s'ouvrit. On appela les voyageurs. Il passa sur le quai. Il vit Roustan monter dans un compartiment et il s'installa dans un autre. Un coup de sifflet strident fit résonner la toiture de verre, puis le train s'ébranla, se mit en marche. Georges de Fresnières partait où son triste destin l'appelait.

XIV

Roustan descendit à Chauny, Georges de Fresnières poursuivit sa route jusqu'à la Fère, puis il prit une voiture qui le conduisit au château de Crémone. Le château était situé derrière un petit village du nom de Bertaucourt, sur la lisière de la forêt de Saint Gobain, au milieu de ce riche pays picard, semé d'usines, où verdoyaient les champs de betteraves à côté des vastes plaines dorées de blé mûr. Notre ami avait suivi l'itinéraire que sa